



Extrait de

La Ferme des Pins

Par HARRY BERNARD

Levé tôt, Robertson commença par se raser. Il fit sa toilette avec soin déjà, sorti pour atelier. Les garçons, qui l'observaient de la fenêtre, remarquèrent qu'il prenait la Rouge, la belle jument aux pattes fines, à la croupe mince, que le vieux affectait habituellement de dédaigner. Mais Robertson flatta la bête de la main et décala sa crinière, recula de dix pas, pour juger de son allure.

Du seuil, Georges lui cria comme il parlait :

— On jugerait que vous allez voir les filles !

— Après ? Y a pas d'mal à ça ?

— Vous revenez ce bonne heure ?

— Comptez-y pas trop. En tout cas, pas besoin d'm'attendre pour dîner, si j'arrive pas.

Il ne donna pas d'explications, fit claquer son fouet.

Le matin était frais. Un rideau de brumes blanches montait de la terre. C'était le début de l'automne. Le vent était humide, les feuilles des arbres se paraient chaque jour de nouvelles nuances. Tenant à peine les guides, respirant à pleins poumons, le vieux se laissa bercer par le roulement de la voiture. Un grand calme régnait dans le jour matinal. Robertson commença la jument, qui allongea le pas. Elle allait le cou recourbé, les oreilles droites, nerveuses, et le fermier, qui s'y connaissait, ne put retenir un mot d'admiration :

— Une belle bête ! Une vaillante, qu'est toujours parée à donner dans le collier. Ça pas-peur de tirer, pas peur de se fatiguer. On n'en rencontre pas comme ça tous les jours. Tout de même, les gars ont paru étonnés...

Il se mit à rire, comme s'il s'agissait d'une bonne farce. Il ne riait pas souvent, il fallait vraiment que le matin fût merveilleux ! Mais déjà il arrivait à Saint-Valérie, dont les premières maisons se dessinaient à travers les arbres. La jument trotta jusqu'à la remise publique, où son maître l'attacha d'un licou. Puis Robertson entra chez Janvier Lorquet, le marchand.

Une compagnie nombreuse, malgré l'heure matinale, s'y trouvait déjà. On ne voyait d'abord les gens qu'avec difficulté, tant la fumée était grande. Il y avait là, rassemblés depuis la messe, les rentiers les plus désœuvrés

et les plus notoires de la localité, trois ou quatre gros sanguins aux mains rouges, aux moustaches tombantes, aux bedaines solennelles, qui cherchaient hors de chez eux, loin de leurs épouses proprettes, acariâtres et légitimes, la double satisfaction de jouer aux dames et de cracher par terre. C'était ensuite le sourd Aimé Veilleux, connu à cinq lieues à la ronde, qui riait de tout sans jamais entendre ce qui se disait; le fils du maire, bedonnant à trente ans, ambitieux de succéder à son père et flânant avec tout le monde pour les besoins de sa popularité future; le barbier Roireau, maigre et myope, ordinairement mal rasé, qui jouait aux cartes de l'aube à la nuit, tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là, surveillant tant bien que mal sa boutique, sise en face, du côté opposé de la rue. Ces gens, badauds par tempérament, fidèles à une habitude de plusieurs années, se réunissaient ainsi chaque jour, été comme hiver, autour du poêle de Janvier Lorquet. Ils étaient bruyants, se racontaient de grosses farces et des anecdotes invraisemblables, où entraient à dose égale la médisance et la calomnie. Ils parlaient riant gesticulant, manifestaient une activité constante et nulle, toujours encombrante, qui n'avait que le seul inconvénient de ne pas ajouter aux recettes de la caisse, quand elle n'intimidait les clients possibles du marchand. Celui-ci n'osait protester. Il tolérait, parce qu'il était dans les moeurs de tolérer. Il n'eût voulu déplaire à ses parasites, par crainte de les voir se réfugier chez ses concurrents, où il leur était loisible de répandre sur son compte quelque histoire, chuchotés à voix basse, capable de chasser le gros des chaland.

Robertson entra et dit, ne s'adressant à personne en particulier.

— Bonjour, ces messieurs !

— Bonjour, son père ! dit quel-qu'un. Ça va ben ?

— Pas pire, pas pire...

— Y a toujours d'la place pour un autre ?

— Y a toujours de la place. Pas vrai, père Lorquet ?

— Y a toujours d'la place, répondit le marchand, en écho.

Robertson s'assit donc près des autres, face au poêle couleur d'aluminium, que des allumettes marquées de traits rougeâtres. Dans la pièce, il faisait bon. Le marchand avait allumé une attisée, à cause de l'humidité que laisse la fraîcheur des nuits. Robertson était venu au village pour y rencontrer le notaire. Il n'avait rien à faire jusqu'à neuf heures, les hommes, les hommes de profession

ne se levant guère quant et le soleil. Comme tous les hommes présents, tirant sur leur pipe à la fois, emplissaient le magasin d'une fumée qui prenait à la gorge, Robertson ne trouva mieux que de les imiter.

— Est-ce que tu vends ? lui demanda soudain le grand Roireau.

— Je l'sais pas plus que toi.

— T'es pas venu voir le notaire ?

— Tu parles d'une question !

— On était pourtant sûrs, quand on t'a vu entrer.

Roireau, ses yeux de fouine à demi fermés, essayait de déchiffrer le visage de l'arrivant. L'homme, barbier de son état, ne travaillait guère quand les enfants des écoles avaient congé, et le lundi, quand les habitants de la campagne se rendaient au village pour leurs emplettes. Il lui restait donc cinq jours sur sept, bien comptés, pour collectionner et colporter les les nouvelles, vraies, fausses ou prématurées, du village et de la paroisse.

Ici, Robertson prit les devants :

— Qui t'a si bien renseigné ?

— D'abord, y a ma femme...

— Elle sait des choses, ta femme !

— Seulement, faut dire qu'elle a rien inventé. Elle est pas historieuse, faut lui donner ça. Mais elle a su la chose d'la vieille Aglaé Marois, qui la tenait de j'sais pas qui... Tout d'même, m'a ôtre comme on dit, c'est-y vrai, ou pas vrai ?

— J'vends ou j'vends pas, répondit Robertson. C'est l'un ou l'autre. Y a pas d'milieu. Si on t'questionne, tu répondras comme ça, et tu seras certain de pas t' tromper.

La salle entière éclata de rire.

— Tout d'même, continua Roireau, qui ne perdait pas contenance pour si peu, j'étais sûr. A entendre le monde jaser, Nésime achète ta terre. On l'a vu passer chez vous et relu-

Successions Assurances Incorporations
Expertises Liquidations

LE BUREAU COMPTABLE
LDISLAS JOUBERT
C.G.A.-C.P.A.
COMPTABLE PUBLIC LICENCIÉ
34 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL
Tél. HAbour 1360

M^{lle} FLEURETTE BEAUCHAMP
PIANISTE
Récitals et Concerts
7730 ST-HUBERT Tél.: Cal. 9064

BAYEUR FRERES
LUTHIERS
Violon primé au concours de Paris, 1921
Hautelement recommandé par le célèbre violoniste
Alfred Dubévas
1865 AMHERST — Tél. Frontenne 4282 — Montréal



quer les champs avec son grand air qui dit rien, jeter un oeil aux bâtiments, aux clôtures, aux fossés, aux animaux. Et comme c'est pas un secret qu'on gas fréquente sa fille, la p'tite dernière, on s'est dit comme ça, sans vouloir t'faire du tort : c'est fait, Nésime achète l'emplacement du bonhomme, pour partir son nouveau gendre...

Le fermier haussa une épaule, qu'il laissa retomber de dédain.

— Tu connais mes affaires mieux que moi.

Sur le coup de neuf heures, il sonna chez le notaire Dumais, avec lequel il s'enferma. Les deux hommes restèrent ensemble longtemps, l'un en face de l'autre et parlant à voix basse, consultant des papiers. Comme les flâneurs du magasin devaient être inquiets ! Que faisait James Robertson dans l'étude du notaire, entre neuf et onze heures de la matinée, derrière l'étroite fenêtre voilée de mousseline ?

Mais le fermier finit par quitter l'homme de la loi et s'en fut trouver sa jument, qui rongea tranquillement de ses dents, pour se désennuyer, une planche de la remise. Robertson remonta en voiture, fit siffler son fouet. Il fut bientôt en pleine campagne. En arrivant aux Pins, la Rouge voulut s'engager dans le chemin qui y conduit.

— Marche, marche... t'as pas fini !

Et sur la route poussiéreuse, peu fréquentée, de chaque côté de laquelle les habitants creusaient des fossés, la Rouge continua de courir.

Elle atteignit une plaine basse et maigre, où les bouleaux agitaient un feuillage léger. La gelée précoce avait mordu les arbres et l'on apercevait ça et là, parmi les troncs graciles, des éclaircies. De temps à autre, la verdure sombre d'un conifère, les friselis des peupliers, qui ont l'air d'énormes queues de renard plantées dans le sol. Puis des pentes sablonneuses, des quartiers de roc sur lesquels étaient groupés, se détachant sur le ciel, des moutons jaunâtres. Les bêtes prenaient le vent, reniflaient l'air le museau en avant, comme présentant l'orage. Robertson ne les vit point. Pas plus d'ailleurs qu'il ne remarqua l'herbe morte, le feuillage décomposé des bouleaux, les bandes tournoyantes de cornelles affairées, croissantes, venues de tous points de l'horizon, qui préparaient leur migration vers le sud. Le fermier avait autre chose en tête que les caprices et les transformations de la nature. Son monde intérieur, ses pensées et ses déceptions, ses espoirs, les projets que tour à tour il formait et rejetait, l'in-

quétude autrement que les mystères de la gèbe, lesquels s'accomplissent régulièrement, selon le cycle des saisons. Qu'importait à Robertson, à ce moment, de savoir si les ormes étaient tachés de safran, les érables ensanglantés de pourpre, si les feuilles des saules se recroquevillaient comme du tabac séché ? Que lui importait de connaître le départ bruyant des corneilles, celui des pinsons sifflants, des grives solitaires et plaignardes ? Le mystère ce son propre cœur, avec les abîmes de détresse qu'il y apercevait, l'inquiétait davantage. Les arbres retrouveraient leur frondaison, les oiseaux reviendraient animer le paysage. Cela, il le savait. Il en était sûr. Mais que savait-il de lui-même ? Quelle certitude avait-il, quant à lui, de l'avenir ? Où serait-il dans quelques années ? Que pouvait-il pour ranimer sa foi en la vie, se donner le courage qui lui manquait ? de quelque côté qu'il tournât son regard, il ne voyait que le noir, le vide, le désenchantement.

— La Rouge, plus vite que ça !

La jument, pourtant, n'avait pas ralenti son allure. Elle se dirigeait maintenant vers Upton. Elle allait de son pas mesuré, battant le sol de ses sabots. On avait traversé le pont, en cèça des moulins de La Chute, et la Rouge trotta sur la route qui longe la rivière. Chaque courbe lui était familière, avec ses arbres et ses massifs d'aunelles, l'eau clapotante entrevue soudain. L'énorme saule qui s'élevait au milieu d'un pâturage, tel un prince solitaire. La jument avait passé là cent fois, le poil luisant, étréillé du matin, quand Georges entendait la messe à Upton, et qu'il ne revenait qu'à la nuit. Mais les chevaux, pas plus que les pierres, ne révèlent les secrets qu'ils connaissent. La Rouge gardait pour elle ses souvenirs.

Sur le coup de trois heures, ayant dîné à l'hôtel, James Robertson se présenta chez Miss Aloysia Parker, sa vieille amie de toujours. Pendant qu'il attendait sur le perron, les rideaux de toutes les maisons voisines s'agitèrent, tirés par des mains invisibles. A ce moment précis, toutes les femmes du voisinage, visages adolescents ou visages ridés, analysaient les moindres gestes de Robertson, et jusqu'à l'ombre fuyante sur ses traits. On le savait veuf depuis longtemps, et Miss Parker n'était encombrée d'aucun lien d'ordre conjugal. Chaque fois que le fermier des Pins sonnait chez la vieille demoiselle, les commères ne manquaient de lui prêter des intentions variées, dont quelques unes très matrimoniales.

Depuis vingt ans et plus, Miss Parker vivait seule avec sa servante, une petite personne modeste, silencieuse, dont la présence avait fini par créer dans la maison une espèce d'atmosphère familiale. Miss Parker doublait le cap, non de la quarantaine ni de la cinquante, mais bien de la soixantaine. En vérité, elle était plus près de soixante-dix ans que de soixante, mais un reste de pudeur féminine, compréhensible, lui interdisait de donner là-dessus des détails précis. Quand Robertson fit retentir le timbre de la porte, elle l'aperçut à travers la vitre, répara furtivement, d'une main prompte, le désordre réel ou fictif de sa chevelure. Elle remplaça en un tournemain les coussins du salon, poussa les chats dans la direction de la cuisine. Elle s'assure aussi que les stores des fenêtres étaient partout suffisamment baissés, afin qu'aucune poussière indiscreète ne se révélât sur l'acajou des meubles. Puis elle ouvrit au visiteur.

— Allons, quel bon vent vous amène ? On ne vous voit plus !

— J'suis arrêté vous saluer, en passant. Et puis, ça va pas mal ?

— Ça va bien. Merci. Et vous ?

— Pas mal, comme vous voyez...

Miss Parker était une personne toute simple, aux gestes mesurés dont les prunelles mobiles vous surveillaient constamment. Elle vivait dans la maison qu'un de ses frères, mort riche et célibataire, lui avait léguée. Elle ne s'était pas mariée. Les mauvaises langues prétendaient qu'aucun parti raisonnable ne s'était trouvé sur sa route, à quoi la vieille demoiselle répondait, clignant de l'oeil, qu'elle avait toujours été trop avisée pour s'embarasser d'un homme et de sa quotidienne tyrannie. Entre temps, assurée de trois repas par jour, d'une maison chaude et d'un bon lit, elle avait vieilli sans paraître s'en alarmer, comme les gens qui n'ont de soucis ni d'espoirs terrestres. Elle était d'ailleurs fort occupée à soigner ses plantes, ses chats et sa santé, de sorte qu'il ne lui restait que de rares loisirs. Sa santé surtout la préoccupait. Elle ne redoutait pas la mort, mais elle avait une horreur innée de la maladie, sous toutes ses formes. Un médecin bavard, alors qu'elle était aux études, avait cru distinguer chez elle une assez vague lésion au cœur, et Miss Parker s'était mis à doloter cette partie délicate de son individu. Sa chambre, où la bonne même ne pénétrait pas, offrait tous les caractères d'une pharmacie. y trouvait, bien rangés dans les commodes et les armoires, plus de remèdes et de drogues que chez les deux



docteurs de la localité. Il y avait au chevet du lit, en permanence sur une table destinée à cette fin, des cachets pour le mal de tête, de l'essence de menthe pour la mauvaise digestion, provoque les palpitations, du cognac et des comprimés de strychnine, pour les défaillances possibles. Au reste, tout cela ne prêtait à conséquence. Malgré sa lésion et ses palpitations, Miss Parker avait atteint tranquillement, sans heurts ni secousses, l'âge respectable et canonique de soixante-huit ans. Autour d'elle, l'un après l'autre, ses parents étaient morts. Ils étaient originaires du Massachusetts, francs loyalistes qui n'avaient pu rompre leurs attaches britanniques. Un à un, la terre les avait pris. Miss Parker restait seule dans la légion, dernier témoin d'une époque et d'un monde qui n'étaient plus. Elle était arrivée toute petite dans ce village c'Upton, et la mémoire de ses morts l'y retenait. D'ailleurs, qu'eût-elle cherché de par le monde? Dans ce milieu paisible et silencieux, peuplé d'honnêtes gens, elle promenait sa silhouette inoffensive, ses gants de filonelle et les toilettes démodées qui rappelaient sa jeunesse mûrissante.

Dans le salon vieillot, Miss Parker offrit un siège à James Robertson, qui remercia, promena autour de lui un regard rapide. Rien n'était changé. C'était toujours les mêmes fauteuils aux bras d'acajou, recouverts de velours défraîchi, agrémentés de franges soyeuses et tire-bouchonnées. Dans un coin, le même depuis près d'un quart de siècle, l'étagère où voisinaient des bibelots disparates : des statuettes d'animaux en simili-marbre, achetées un jour de quelque colporteur à l'accent napolitain; un porte-bijoux en coquillages; un minuscule canot indien fait d'écorce de bouleau; des fleurs de cire et un étrange plateau à fruits, en verre bleuté orné d'or, qui affectait la tournure. L'examen du fermier n'avait pas duré une seconde. L'homme forme d'une corne d'abondance rebalbutia des mots inintelligibles, pour se faire pardonner d'être venu, puis il toussa deux ou trois fois, ce qui eut un effet magnifique sur Miss Parker :

— Seriez-vous souffrant ? Avec moi, vous savez, il ne faut pas vous gêner. J'ai une préparation merveilleuse contre la toux le plus mauvaise, une préparation infaillible.

Mais Robertson n'était pas enrhumé, pas même enrôlé. C'était affaire de contenance, tout simplement. Il voulut causer température et potins de village, y renonça bientôt. Ce n'était pas son genre. Il se frottait les

maines et Miss Parker comprit, à son air soucieux, qu'il se passait des choses graves.

Le visiteur dit enfin, sans transition :

— J'vas dire comme on dit, ça va pas...

— Qu'y a-t-il encore ?

— J'vous l'répète : ça va pas...

Il avait cette fois serré les dents. Sa main osseuse se referma sur le bras du fauteuil où il s'était écroulé et Miss Parker eut le geste de se précipiter vers le meuble en danger.

— C'est toujours les mêmes tracas, ceux que vous connaissez. J'me dis bien que ça sert à rien de s'lamentier, mais c'est plus fort que moi. J'me demande ce que j'vas faire, ce quel bord me revivir ? J'voulais pas venir vous tanner avec toutes ces affaires, mais j'avais des frémilles dans les jambes... Fallait que j'vienne... On dirait qu'ça me fait du bien d'parler au monde. Alors, vous vous souvenez de nos derniers entretiens ?

— Sans doute... sans doute...

L'homme s'arrêta, comme pour respirer. Il voulait rassembler ses idées en désarroi, y mettre de l'ordre. Les deux chats, entrant au salon à pas muets, en furent chassés aussitôt. Robertson ne parlait toujours pas. Il avisa à la fin un ancien album à photographies sur une petite table, à portée de sa main, un de ces albums à la mode d'autrefois, recouvert de peluche rouge, orné aux coins de ferrures dorées. Dans un vase, des roses de papier faisaient songer aux couronnes funéraires. Le regard de Robertson alla de l'album au vase effilé, puis à la figure immobile de Miss Parker.

— Dans cet album, finit-il par dire, on trouve surtout des morts. Nos morts à nous deux, c'qui reste d'un monde qu'on verra plus. La vie, c'est pas drôle ! J'commence par croire qu'on laissera pas même, dans le pays, la trace de notre passage. Dans vingt ans, peut-être moins, personne saura votre nom ni le mien. Pensez pas ?

La vieille demoiselle acquiesça :

— Je sais, je sais, mon pauvre ami.

— Avec vous, continua le fermier, on peut parler. Sert à rien de s'cacher la vérité. C'qu'on a vu dans Upton, on l'a vu aussi dans toutes nos paroisses. On croirait que j'dis des grandes phrases, que j'parle en termes, mais il y a longtemps que j'rêfléchis. Chez nous comme ailleurs, vous l'avez c'est la famille qui s'en va. Philippe est mort. Y m'restait deux garçons, et déjà je suis plus vieux... J'craings que j'suis en train de l'perdre, lui aussi. Figurez-vous qu'Georges s'est amouraché d'Madeleine Riendeau, la fille à Onésime, et qu'ça

déjà l'air d'un mariage. J'suis sûr de ce que j'dis. J'ai été aux nouvelles, comme vous pensez... Alors, c'est la débâcle. J'ai encore parlé de rien à personne, jusqu'à cette heure. Il me reste que Robert, mon dernier, et faut pas être ben futé pour voir c'qui s'en vient : la fin des Robertson dans l'pays. D'abord, pourquoi qu'Robert ferait mieux que les autres ? Dans quatre ou cinq ans, il singera ses aînés, sans s'en apercevoir. On n'est pas fou, après tout; on voit clair ! Robert est encore une jeunesse, mais y prendra de l'âge, et ça sera tout à recommencer. Y reste ben un moyen...

— Vous n'y songez pas ?

— C'est encore curieuse...

— Si vous partez, dit Miss Parker, car elle connaissait la pensée de son vieil ami, êtes-vous assuré que les choses s'amélioreront ? Vous ne survivrez pas davantage çans le pays. Voyez ce qu'il advint des autres, de tous les autres, Anglais comme nous, qui s'en allèrent...

Robertson soupira :

— Qu'on fasse c'qu'on voudra alors, on est finis. On est finis, parce qu'on n'a pas su s'défenc're. Si on reste, on est tassés dans les coins, étouffés avant qu'on se r'tourne. Si on quitte la place, les autres ont beau s'mettre chez eux, rois et maîtres partout. Comme quelqu'un m'disait un jour, c'est la conquête endessous, sournoise comme une belette dans un poulailler, ben plus dangereuse que celle qui s'fait avec des armes. Car alors, quand on voit venir le taitaille, on s'laisse pas piler sur les pieds. On s'ramasse et on tape dans le tas, pour sauver sa peau.

— Vous n'êtes pas porté à exagérer ?

— Exagérer ! J'voudrais ben vous voir à ma place, rien que pour une semaine ! J'dis peut-être des grands mots, mais j'connais le fond des choses. Quand j'suis seul dans l'champ, et que j'gagne le large avec mes chevaux, je pense long... Je reçois aussi les gazettes et j'ai lu ben des livres, sans qu'ça paraisse. Les autres, à la maison, comprenaient pas pourquoi j'me bourrais la tête avec cinquante affaires. Mais j'avais mon idée, craignez pas...

Robertson ouvrit l'album, tourna les feuillets jaunés, marqués parfois de taches de doigts, où des physionomies placides d'hommes et de femmes d'un autre temps s'effaçaient lentement. Tous étaient endimanchés, perdus dans ces vêtements trop larges, faits pour durer, qui épousaient mal les formes. C'étaient des hommes barbus, hauts en couleur, dont la



tête sortait de faux cols empesés montant jusqu'aux oreilles; des femmes aux traits fins, aux yeux timides et brillants, dont toute la volonté se concentrait dans la sourire de commande exigé par le photographe. Le fermier les examinait, les scrutait de son petit oeil perçant, comme s'il avait voulu leur parler, les interroger, leur faire évoquer le passé. Entrainé par sa rêverie, il en oubliait presque la présence de Miss Parker, qui l'observait de son coin d'ombre, sans remuer, en proie aux mêmes pensées que lui.

Mais Robertson se ressaisit, demanda à brûle-pourpoint :

— A quoi pensez-vous ?

— Vous-même ?

Il désigna l'album sur ces genoux :

— Comme le monde est changé !

Qui aurait cru ça, il y a seulement vingt-cinq ans, qu'on verrait c'qu'on voit aujourd'hui ? De tous ceux-là que je retrouve ici, il reste personne. On a compté pourtant, dans ce village d'Upton, une bonne colonie des nôtres... C'étaient des Anglais comme le bonhomme Stevenson et les jumeaux Lloyd, des Irlandais comme le marchand O'Connor, des Ecossais comme le vieux McBride et ceux de son voisinage. Alors, c'était l'bon temps !

Une merveilleuse histoire, entre tant d'autres, que celle d'Herbert McBride. L'homme, arrivant directement d'Ecosse, était venu un jour dans le pays, après les premières tentatives de défrichement. Il avait fait le commerce de bois, acheté et vendu des terres, construit un moulin à scie, un autre pour moudre le grain. Un beau matin, il s'était éveillé riche, seigneur d'un domaine dont sa maison était le centre, roi et maître dans la région. Non seulement les moulins lui appartenaient, mais il possédait des fermes, des droits sur la forêt d'alentour, des magasins où ses employés dépensaient l'argent qu'il leur faisait gagner. Dans cet embryon de village qu'il avait tiré du sol, tout partait de lui et y revenait. Il en était le pivot, l'origine et la fin. La première chapelle du lieu fut érigée dans l'ombre des moulins. Toute l'activité commerciale, agricole, religieuse même, se concentrait autour de McBride et de ses établissements.

— Les McBride, dit Robertson, ont quitté comme les autres. Une fois les vieux morts, les enfants sont partis j'sais pas où... Une fille à New York, paraît-il, une autre plus loin...

— De même pour les Mann, dit Miss Parker.

— D'même, pour les Davis. D'même pour les Dunn, les Lloyd, les O'Connor. D'même aussi, il y a plus

qu'un mois, pour le marchand Rhodes, qu'avait pourtant fait son possible pour rester. Il était avec vous, Miss Parker, le dernier.

— Ils étaient pourtant bien, ici...

— Ils étaient bien, mais s'entaient plus chez eux. Comme nous autres, Miss Parker, comme moi et vous, sauf vot' respect... On est pas mal, icitte, mais on reste parmi des étrangers. On n'est plus, comme qui dirait, dans not'assiette.

— J'ai mes morts au cimetière, dit Miss Parker. J'attends mon tour d'aller les rejoindre.

— Vos morts au cimetière ! C'est vrai. Mais vos vivants, où sont-ils rendus ? John dans l'Ontario depuis vingt ans, Clarence aux Etats-Unis, votre soeur en Colombie anglaise, au fin bout du pays. Qui les a poussés à partir ? L'naturel, vous allez m'dire, comme chez les animaux. J'badine peut-être, mais c'est pas mal comme ça.

Le fermier toussota de nouveau, retourna à son album :

— Tenez, c'vieux possédé de McDonald, avec ses favoris rouges ! Il avait une fille et quatre grands gars, quatre taupins bâtis comme des Jos. Montferrand. La fille est morte après deux ans de ménage, et elle a laissé une p'tite fille qu'a été élevée par sa grand'mère, et qui aujourd'hui sait pas dire "yes" en anglais. Les gars, eux autres, y s'ont tous mariés avec des Canadiennes, du premier au dernier. C'étaient des fières créatures, si vous voulez, mais allez voir la descendance ! Et y sont pas les seuls dans leur cas, prenez ma parole. On en finirait pas de r'chercher leurs pareils. Y en ben un nommé Burke, çans l'rang de Charlotte, qu'tout le monde connaît sous l'nom de Burque, et qui sait rien de sa parenté. J'en peux dire autant d'un McIntyre qui j'connais, qui sait pas dire "yes" lui non plus, et qui prononce son nom *McEntère*...

— Je sais, je sais, mon pauvre ami.

Quand Miss Parker, accablée de ce qu'elle entendait, ne savait que répondre à Robertson, elle jetait dans la conversation cette pet. phrase, pour en consoler le visiteur.

Mais l'autre ne l'écoutait pas. Il continua son monologue, et Miss Parker, jugeant l'heure propice, proposa :

— Vous prendriez bien une tasse de thé ?

Puis se tournant vers la cuisine, dont la porte était entrebâillée, elle appela :

— Hermine, préparez donc le thé. Ne craignez pas de le faire fort, comme nous l'aimons, nous autres. . .

Nous autres, c'étaient eux, les deux

anciens dont la vie et les souvenirs étaient si amers. C'était lui, le labourer vieilli, robuste encore malgré les années, dépaycé dans un monde qui n'était plus le sien, et qui se sentait comme rejeté de sa famille même. C'était elle, la demoiselle aux capelins extravagantes et aux doigts parcheminés, qui séchait sur place et ne vivait que de la crainte qu'elle avait des maladies ; c'était elle, la vieille fille que tout le monde respectait, que personne n'aimait vraiment, dernière survivante d'une époque et d'un monde qu'elle incarnait tant bien que mal, et que sa mort effacerait totalement de la mémoire des gens.

A ce mot de thé, le visage de Robertson s'était éclairé. Il avait perdu depuis longtemps l'habitude du thé de cinq heures. Il ne l'avait même jamais bien connue, parce que sa jeunesse, au pays natal, avait été celle d'un pauvre, obligé de travailler dur pour gagner le pain de chaque jour. Cependant, Robertson se rappelait le temps où sa mère là-bas les initiait, lui et ses frères et soeurs, aux charmes du thé pris en famille. Le thé de cinq heures, c'était un peu l'évocation de la patrie absente. C'était une tradition, un rite, presque une religion.

Et le vieux, approchant de ses lèvres le breuvage brûlant, crut que sa main tremblait. Il leva les yeux vers Miss Parker, sourit :

— C'est comme chez nous. . . comme chez nous. . .

Il ne trouvait pas d'autres mots.

Mais il ajoutait tout de suite, comme s'il s'éveillait d'un songe, comme si déjà le charme était rompu :

— Alors, quant à vous, vous croyez qu'y vaut mieux endurer et rester ? Vous m'avez pas donné votre avis ?

— Je n'ai pas le droit de vous conseiller.

Il baisse les paupières, indiqua l'album de la main :

— Eux non plus, ils ne savaient pas. Ils étaient comme vous. Les uns demeurèrent, les autres partirent avec leur drigail, mais tous finirent par se détruire, par rapport au pays. Si ça doit toujours arriver, à quoi sert de s'lamentar à tous les saints du paradis ? On a beau s'piéter, on reste ou on reste pas, on tourne et on vire, et on finit quand même par compter pour zéro. L'histoire des colons anglais dans les Cantons de l'Est, ç'aura été un beau rêve, sans lendemain.

Miss Parker sentait, comme son hôte, l'âpre vérité de ces paroles. Mais elle n'avait de consolation à offrir. Sur la table étroite où la bonne avait déposé la collation, une mouche courut rapidement, attirée par le sucre répandu. Les deux vieillards la suivirent des yeux, sans un geste pour la chasser. Leur pensée errait ailleurs.

— Une autre tasse ? offrit Miss Parker.